

NOTICE
SUR LA
VIE DE SALADIN,

SULTAN D'ÉGYPTE ET DE SYRIE,

PAR M. REINAUD,

Employé au Cabinet des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du
Roi, Membre du Conseil de la Société Asiatique.



35

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais; et rue Richelieu, N° 67,
vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.



M, DCCC XXIV.







NOTICE

SUR LA

VIE DE SALADIN.

MALEK-NASSER YOUSSEUF SALAH-EDDIN, plus célèbre sous le nom de Saladin, était d'origine curde, et naquit à Tekrit sur le Tigre, en 53a de l'hégire, 1137 de J.-C. Son père, ainsi que beaucoup de ses compatriotes, avait quitté les montagnes de Curdistan, pour se mettre au service de quelques petits princes de la Mésopotamie; il avait alors le gouvernement de Tekrit. On le nommait Ayoub. C'est de là que les princes de la famille de Saladin qui régnèrent après lui en Égypte, en Arabie, en Syrie et en Mésopotamie, furent appelés du nom général d'Ayoubides. On rapporte que le jour même de la naissance de Saladin, un frère d'Ayoub, nommé Schircouh, lequel devint fameux dans la suite, commit un meurtre; ce qui contraignit Ayoub de s'enfuir précipitamment avec sa famille. Les deux frères se rendirent en Syrie, auprès de Zengui, prince d'Alep et de Moussoul, qui remplissait alors l'Orient du bruit de ses exploits. C'était le tems des guerres les plus vives entre les Musulmans et les Francs ou Chrétiens d'Occident établis en Palestine. Ayoub et Schir-

couh prirent part à ces guerres, et se signalèrent par leur courage. En récompense, Ayoub reçut la ville de Baalbec en fief; mais, après la mort de Zengui, le désordre s'étant mis dans ses états, Ayoub fut obligé de quitter Baalbec, et vint s'établir à Damas, auprès du prince de cette ville.

Cependant les succès de Zengui avaient retentis jusqu'en Occident; une nouvelle croisade s'était formée et Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, étaient venus mettre le siège devant Damas (an 543, 1148 de J.-C.); Ayoub y montra son zèle accoutumé, et perdit dans un assaut son fils aîné (1). Tel était, à cette époque, l'enthousiasme religieux des Musulmans, que, six ans après, le prince de Damas, menacé par les armes de Nour-eddin, fils de Zengui, devenu prince d'Alep, ayant cherché son appui dans les forces des chrétiens, fut abandonné de ses émirs et de ses sujets, et la ville fut remise à Nour-eddin. Ayoub eut beaucoup de part à cet événement, et reçut en récompense le gouvernement de Damas. Pour son frère Schircouh, il était resté au service de Nour-eddin, et avait le commandement de ses armées. Pendant ce tems, le jeune Saladin était auprès de son père, livré aux amusemens de son âge. Rien n'annonçait encore ce qu'il devait être un jour. On le voyait ne s'occuper que de

(1) Quelques auteurs chrétiens du tems ont cru à tort que Saladin eut occasion, dans cette croisade, d'être remarqué de la reine Éléonore, qui avait accompagné le roi Louis VII, et qu'il en fut aimé. Saladin n'avait alors que dix ans, et vivait dans la maison paternelle.

plaisirs, et il aurait probablement passé sa vie dans l'obscurité, sans un événement qui développa son caractère, et changea la face de l'Orient (an 559, 1164 de J.-C.).

L'Égypte, alors au pouvoir des califes de la race des Fatimides, était en proie à la plus horrible anarchie. Les califes vivaient retirés au fond de leur palais, et laissaient l'autorité à leurs visirs. La seule chose qu'ils eussent conservée, c'était le droit de consacrer les usurpations de leurs ministres, d'être inscrits sur les monnaies, et nommés dans les prières publiques. Les visirs disposaient seuls du commandement des armées, de l'emploi des finances et du gouvernement des provinces. Dans ces entrefaites, l'esprit de rivalité s'était emparé des émirs, et ils voulaient tous s'arroger le pouvoir. Schawer, un des visirs dépossédés, étant allé implorer l'assistance de Nour-eddin, ce prince hésita un moment. A la fin, comme il était à craindre que les Francs, à la faveur du désordre, ne s'emparassent de l'Égypte, il crut devoir les prévenir. Schircouh, le plus habile de ses généraux, fut celui dont il fit choix pour cette expédition.

Schircouh envahit sans peine l'Égypte, et Schawer fut rétabli dans sa dignité. Mais la discorde n'ayant pas tardé à éclater, le visir appela les Francs à son secours, et Schircouh fut obligé d'évacuer l'Égypte. Dès lors ce général n'eut plus qu'une pensée, ce fut d'y rentrer à main armée, et d'en faire la conquête (an 562, 1166 de J.-C.). Mais cette nouvelle expédition échoua encore par l'arrivée subite des Francs. Ce

qu'elle eut de plus remarquable, ce fut la grande réputation qu'y acquit tout à coup Saladin ; il avait alors trente ans. A la bataille de Babeïn, où son oncle avait à combattre les Francs et les Égyptiens, il commanda le centre de l'armée, et eut beaucoup de part au succès de la journée. Il fit aussi preuve d'une grande habileté au siège d'Alexandrie. Les habitans de cette ville, la plupart marchands, après l'avoir, par haine contre le visir et les chrétiens ses alliés, appelé dans leurs murs, menaçaient, à l'approche du danger, de l'abandonner. Déjà les environs étaient au pouvoir de l'ennemi ; la ville manquait de provisions, et la garnison était faible. Saladin, par la sagesse de sa conduite, releva et entretint les courages abattus ; il repoussa toutes les attaques, et donna à son oncle le tems de venir le secourir. L'un et l'autre reprirent le chemin de la Syrie. Mais le tems n'était pas loin où les obstacles devaient s'aplanir (an 564, 1168 de J.-C.) ; jusque-là c'était Amauri, roi de Jérusalem, qui avait arrêté leurs efforts. Cette année, ce prince artificieux et sans foi, voyant l'Égypte paisible et ses forces épuisées, forma le dessein de la subjuguier. Déjà il était arrivé jusque sous les murs du Caire, lorsque Schircouh, appelé à son tour par le visir, le mit en fuite. Alors, de concert avec Saladin, il fit couper la tête au visir, et prit sa place ; et, comme il mourut, deux mois après, Saladin lui succéda. Tout cela se fit du consentement du calife. On le nommait Aded-lidin-allah ; et il était à peine sorti de l'adolescence. Ce malheureux prince, dans l'espoir de res-

saisir, sous un si jeune ministre, l'ancienne puissance du califat, le choisit de préférence aux autres émirs. Nour-eddin lui-même, qui devait bientôt avoir à gémir sur les suites de cette élévation, en avait été la première cause, en exigeant que Saladin accompagnât son oncle en Égypte. En effet, Saladin était d'abord parti pour cette guerre malgré lui, et, ainsi qu'il le disait lui-même dans la suite, *comme un homme qu'on mène à la mort*. Mais, une fois parvenu au pouvoir, il ne songea plus qu'à s'en montrer digne.

Il commença par s'attacher les troupes, en les comblant de largesses ; de plus, il en imposa à la multitude par une grande dévotion. D'une vie licencieuse, il passa à la conduite la plus austère, et s'abstint du vin et de tout ce que réprouve la religion musulmane. Cependant sa position était fort difficile. D'un côté, il avait à ménager Nour-eddin, dont il dépendait, et qui était fort jaloux de son autorité ; de l'autre, il devait se tenir en garde contre le calife, qui commençait à agir secrètement contre lui. Il avait aussi à se défendre contre les préjugés religieux des Égyptiens.

Un grand schisme divisait alors les peuples mahométans. Quelques-uns étaient pour le calife de Bagdad, d'autres pour celui du Caire. Les deux partis s'anathématisaient mutuellement, et se traitaient d'hérétiques. Il fallait que Saladin, qui, ainsi que Nour-eddin, était dévoué aux intérêts du pontife de Bagdad, usât des plus grands ménagemens. Déjà les Égyptiens, qui d'abord avaient applaudi à son élévation, dans la

crainte d'être subjugués par les Francs, commençaient à montrer de la résistance. D'ailleurs, Saladin en s'emparant du pouvoir, n'avait pu s'empêcher de satisfaire ses émirs et les compagnons de ses victoires. Suivant l'usage de ce tems, il leur avait distribué des terres et des bénéfices militaires, et les avait fait entrer en partage des honneurs et des places. Tout cela n'avait pu se faire qu'au détriment de beaucoup d'Égyptiens. Bientôt les mécontents jurèrent sa perte, et cherchèrent des auxiliaires jusque chez les Francs de Jérusalem et les Grecs de Constantinople. Saladin découvrit la conspiration, et punit les coupables. Il déjoua, avec le même bonheur, les efforts des Chrétiens qui étaient venus assiéger Damiette. Cependant le danger pouvait renaître à tout moment. Dans ces conjonctures, Nur-eddin fut d'avis de ne pas dissimuler plus long-tems, et de renverser le calife, qui était l'ame de tous ces troubles. Saladin, plus prudent, prépara peu à peu les esprits. Il fit enseigner la doctrine des pontifes de Bagdad dans les collèges et les écoles; il resserra plus étroitement que jamais le calife, et, lorsqu'il en fut tems, il abolit le califat d'Égypte. Les mesures avaient été si bien prises, qu'il ne s'éleva pas le moindre tumulte; et, comme le calife vint à mourir sur ces entrefaites, le feu de la sédition s'éteignit peu à peu. Cette mort du calife, dans un moment si opportun, a fait dire à quelques auteurs chrétiens du tems, que ce fut Saladin qui le tua. Au reste, Saladin reçut en cette occasion du ca

life de Bagdad le glorieux titre de *restaurateur de l'autorité du commandeur des croyans* (1).

Mais bientôt la division éclata entre lui et Nour-eddin : ce dernier, heureux dans ses entreprises, et dont toutes les vues étaient tournées contre les Francs, aurait voulu couronner sa carrière par la ruine entière des colonies chrétiennes d'Orient. Saladin, qui plus tard mit tant d'ardeur à l'exécution de ce dessein, craignit alors que Nour-eddin, après avoir abattu les chrétiens, ne voulût l'abattre lui-même, et il ménagea les ennemis de l'islamisme. Cette conduite indigna Nour-eddin : dans sa colère, il manifesta l'intention d'aller renverser son lieutenant. Saladin, de l'avis de son père, redoubla extérieurement de soumission, et il offrit de se faire traîner aux pieds de Nour-eddin, *la corde au cou*, comme un vil criminel : mais au fond, il se préparait à repousser la force par la force ; son père lui-même l'exhorta en particulier à ne pas céder, ajoutant que, voulût-on seulement exiger de lui une *canne à sucre*, son devoir était de mourir plutôt que de fléchir. Saladin, vers la même époque, envoya un de ses frères conquérir la Nubie et l'Arabie heureuse, afin d'y trouver un refuge au besoin. Pour Nour-eddin, il se calma d'abord, et forma d'autres desseins. Enfin, au moment où il se disposait à entrer à main armée en Égypte, il mourut (an 569, 1173 de J.-C.).

Dès-lors la face des choses changea. Saladin se hâta

(1) دولة أمير المؤمنين محيى . On retrouve ce titre sur quelques anciennes monnaies frappées au coin de Saladin.

d'étouffer une nouvelle conspiration qui avait éclaté contre lui ; il repoussa une flotte sicilienne qui avait fait une descente devant Alexandrie : après quoi, il tourna ses vues d'un autre côté, et résolut de s'emparer de la Syrie. Cette contrée, depuis la mort de Nour-eddin, était dans la plus grande confusion. Nour-eddin n'avait laissé qu'un fils âgé de onze ans, et sous cet enfant les émirs se disputaient le pouvoir. Sur ces entrefaites, les Chrétiens étant venus faire une invasion sur les terres de Damas, les émirs, au grand scandale des Musulmans, avaient acheté leur retraite. Saladin affecta de paraître révolté de cette conduite : en qualité de vassal du fils de Nour-eddin, il protesta de son dévouement ; mais il réclama hautement contre la honteuse faiblesse des émirs, et eut l'art de se présenter aux peuples comme le vengeur de la religion offensée. « Vous avez, écrivit-il aux émirs, fait » la paix avec les Chrétiens. Cependant les Chrétiens » sont nos ennemis communs. Vous avez fait tourner » au profit des infidèles l'argent destiné à protéger » les vrais croyans. C'est un crime contre Dieu, » contre son prophète, contre tous les gens de bien. »

Nonobstant cette lettre, les émirs ne changeant pas de conduite, Saladin en mit quelques-uns dans ses intérêts, et, sous prétexte de vouloir rétablir la tranquillité, se fit livrer Damas. Il prit aussi Hamah, Emesse, et enfin alla assiéger le fils de Nour-eddin même dans Alep. Dès-lors il ne fut plus possible de se méprendre sur ses intentions ; les habitans se hâtèrent de prendre les armes, et plusieurs princes de

Mésopotamie, parens de Nour-eddin, accoururent avec leurs troupes; mais leurs efforts furent inutiles: Saladin triompha de tous les obstacles; et le fils de Nour-eddin, pour conserver Alep, fut obligé de lui céder Damas avec la Syrie méridionale; de plus, Saladin se fit reconnaître indépendant. Il obtint même du calife de Bagdad un diplôme par lequel il était déclaré sultan d'Égypte et de Syrie. Ce diplôme ne marquait pas les limites précises de ses états. Saladin le permit ainsi, afin de pouvoir les étendre à volonté. En attendant, il se tourna contre les Chrétiens (an 573, 1177 de J.-C.). Son armée fut d'abord surprise par les Francs dans les campagnes de Ramlah, et mise en déroute. Il arriva presque seul sur un dromadaire en Égypte. Mais, les années suivantes, il vengea l'honneur de ses armes, et vainquit plusieurs fois les Chrétiens près de Panéas, sur les bords du Jourdain. Son ardeur était extraordinaire. Comme la terre avait été frappée de stérilité, quelqu'un lui conseillant de ne pas tenter Dieu, et de laisser reprendre haleine à ses peuples, il répondit : « Faisons » notre devoir, et Dieu fera le sien. Aidons-le, et il » nous aidera. » Ensuite il attaqua le sultan d'Iconium, qui demanda la paix; puis se dirigea contre les Chrétiens de la Petite-Arménie, qui avaient fait des courses sur les terres musulmanes. La guerre finie, il reprit le chemin du Caire, et s'occupa d'objets d'utilité publique. Il entoura le Caire de l'enceinte qui existe encore aujourd'hui; il bâtit des collèges, des hospices, ainsi que le château qui domine

cette capitale, et où résidèrent ses successeurs. C'est là qu'est le fameux puits de Joseph, ainsi appelé du nom de Saladin, qui le fit construire. Cependant ces instans de repos ne furent pas longs, et la guerre reprit avec toutes ses fureurs (an 578, 1182 de J.-C.).

Le fils de Nour - eddin venait de mourir sans enfans, et il s'agissait de savoir qui aurait son héritage. En vain ce malheureux prince, dans l'idée de ce qui devait arriver, avait cru devoir laisser sa principauté d'Alep à son cousin Azz-eddin, prince de Moussoul, le plus puissant de ses parens, et le seul qui parût capable de mettre un frein à l'ambition de Saladin. Un frère d'Azz-eddin, nommé Emad-eddin, prince de Sindjar, s'était fait céder Alep, en donnant Sindjar en échange. A cette nouvelle, Saladin ne balança plus : il fit valoir son diplôme du calife, qui l'établissait maître de l'Égypte et de la Syrie, et se prétendit investi d'Alep jusqu'aux rives de l'Euphrate.

Malgré cela, il n'osait encore lever l'étendard de la guerre, et craignait, par cette injustice, de soulever contre lui les Musulmans. Tout à coup, pendant qu'il avait envahi les provinces chrétiennes, où il éprouvait une vive résistance, il apprit qu'Azz-eddin et Emad-eddin, excités par le péril commun, avaient fait un traité d'alliance avec les Francs. Dès lors ces deux princes lui parurent déchus de leur autorité; c'est du moins ce qu'il affecta d'écrire au calife de Bagdad. Dans sa lettre, il commençait par flatter l'orgueil du pontife, en lui prodiguant les titres les plus pompeux, et le représentant comme le maître

absolu de toute la terre, comme celui qui pouvait seul disposer des couronnes et des royaumes. Ensuite il peignait Azz-eddin et Emad-eddin sous les couleurs les plus noires, et leur opposait sa propre conduite, ses guerres et ses succès contre les Chrétiens, ses services personnels envers le calife, la ruine des pontifes du Caire, et finissait par conclure que nul n'avait plus de droit que lui à la possession d'Alep, protestant d'ailleurs de son désintéressement dans cette guerre, et assurant qu'il n'avait d'autre but que le bien de la religion. Non content de ces coupables menées, Saladin corrompit la fidélité de plusieurs des petits princes de la Mésopotamie, qui dépendaient de Moussoul, après quoi il passa l'Euphrate, et attaqua Azz-eddin. La conquête de Sindjar, Harran, Edesse, Amid, etc., fut l'ouvrage de peu de temps. Moussoul seule opposa de la résistance. Aussi, renonçant d'abord à son dessein, il se porta contre Alep. Emad-eddin consentit à lui remettre cette ville, et reçut en échange son ancienne principauté de Sindjar. Alors Saladin retourna contre Moussoul, et renouvela ses attaques. Azz-eddin, pour obtenir la paix, fut contraint de se reconnaître son tributaire, et de lui faire hommage de sa principauté.

Pendant ce tems, les Chrétiens avaient essayé de faire diversion ; mais leurs entreprises ne réussirent pas. La plus remarquable de toutes, et celle qui fut la plus sensible à Saladin, ce fut une invasion que Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, au milieu des sables de l'Arabie Pétrée, tenta du côté de la Mecque et de

Médine, voulant abolir le culte de Mahomet au lieu même où il avait pris naissance. Quand Saladin apprit la nouvelle de cette invasion, il ordonna le massacre de tous les Chrétiens que l'on pourrait prendre. On lit ces paroles dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet, à son frère Malek-Adel, qui avait alors le gouvernement de l'Égypte : « Les infidèles ont violé l'asile et » le berceau de l'islamisme; ils ont profané notre » sanctuaire. Si, Dieu nous en préserve! si nous ne » prévenions une insulte semblable, nous nous ren- » drions coupables aux yeux de Dieu et aux yeux des » hommes. Toute la terre s'élèverait contre nous, en » Orient et en Occident. Purgeons donc la terre de » ces hommes qui la déshonorent. C'est un devoir sa- » cré pour nous. Purgeons l'air de l'air qu'ils respi- » rent; et qu'ils soient voués à la mort. » En consé- quence, tous les Chrétiens qui survécurent au désastre, furent les uns conduits à la Mecque, dans la vallée de Mina, où les pèlerins musulmans les immolèrent, en place des brebis et des agneaux qu'ils ont coutume de sacrifier chaque année; les autres menés en Égypte, où ils périrent de la main des dévots, des sophis, et de tous ceux qui voulurent signaler leur zèle pour l'islamisme. A la fin cependant, la paix fut faite; et Saladin garda ce qu'il avait pris.

Ce fut alors que, libre de tout soin, Saladin s'occupait d'un dessein qu'il n'avait différé jusque-là que pour d'autres intérêts, et qui remplit le reste de sa vie. C'était l'entière expulsion des Francs de la Palestine. La présence des Chrétiens au milieu des provinces

musulmanes, lui paraissait un outrage à la religion de Mahomet; et il était impatient de se délivrer d'un tel voisinage. Les circonstances ne pouvaient être plus favorables. A la vérité, les successeurs de Godefroi dominaient encore sur une vaste étendue de pays. Leur autorité s'exerçait sans partage sur la Palestine, la Phénicie et le littoral de la Syrie jusqu'aux confins de la Cilicie. Sur les côtes ou dans les environs, brillaient avec éclat Antioche, Tripoli, Béryte, Sidon, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, Ascalon et d'autres riches cités. L'intérieur était hérissé de châteaux et de places de guerre. Tout, en un mot, présentait encore l'apparence de la force; et cependant l'empire était miné de toutes parts. Au-dehors, les provinces chrétiennes venaient d'être enfermées dans les vastes conquêtes de Saladin; la mer était libre; mais les secours étaient éloignés. Au-dedans, le pays était morcelé entre une foule de princes et de seigneurs, qui tous avaient leurs intérêts particuliers. A l'autorité royale seule eût été donné de maintenir l'ordre dans cette anarchie : mais le roi Baudouin IV, dit le *Lépreux*, du nom de la triste maladie dont il était atteint, venait de mourir sans enfans. Son neveu, âgé de cinq ans, qui lui avait succédé, l'avait bientôt suivi au tombeau. Enfin la sœur de Baudouin, à qui le sceptre avait passé, au lieu de le déposer entre des mains fermes, avait fait choix, pour époux, d'un simple chevalier, nommé Gui de Lusignan, trop faible pour soutenir un trône chancelant.

Saladin n'attendait plus qu'un prétexte pour re-

prendre les armes. On ne tarda pas à le lui fournir. Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, ayant vu passer sur ses terres une riche caravane musulmane, l'enleva en pleine paix ; et telle était la confusion générale, qu'aucun dans le royaume ne se mit en devoir de réprimer ce brigandage. En vain Saladin en appela-t-il à la sainteté des sermens ; en vain employa-t-il les menaces : tout fut inutile. Alors il résolut de se faire justice lui-même (an 583 , 1187 de J.-C.). Il fit un appel général aux guerriers de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie. Tous répondirent à sa voix. Un engagement eut lieu du côté de Nazareth, entre une partie de l'armée musulmane et les Templiers et les Hospitaliers, qui furent taillés en pièces.

Pendant les chrétiens se rassemblaient à Seforié, non loin de Nazareth. Tous les hommes en état de marcher avaient pris les armes. Saladin était très-impatient d'en venir à une action générale, dans l'espoir qu'une fois l'armée chrétienne détruite, il ne rencontrerait plus d'obstacle. Comme les Chrétiens, malgré ses provocations, ne quittaient point leurs fortes positions de Seforié, il alla se jeter sur les faubourgs de Tibériade, qu'il réduisit en cendres. A cette nouvelle, ainsi qu'il l'avait prévu, les Chrétiens s'ébranlèrent pour marcher au secours de Tibériade. Saladin s'avança aussitôt à leur rencontre, et les surprit dans des lieux étroits, secs et arides, où ils se trouvèrent enfermés sans aucune ressource. L'armée musulmane était enflammée d'ardeur ; sa vue seule jetait l'effroi. Un auteur arabe, témoin oculaire, la

compare, quant au nombre, au *genre humain assemblé pour le jugement dernier*. Les Chrétiens n'étaient pas moins formidables. Leur nombre s'élevait au-dessus de cinquante mille; et c'était la plus forte armée que le royaume de Jérusalem eût jamais mise sur pied. Les auteurs arabes comparent leur marche à des *montagnes en mouvement*, ou aux *flots d'une mer agitée*. Malheureusement tant d'efforts allaient être bientôt inutiles. On était alors dans les premiers jours de juillet, tems où les chaleurs sont le plus insupportables. Saladin avait derrière lui le lac de Tibériade. Son infanterie était au centre, et sa cavalerie sur les ailes. Dans la position où étaient les Chrétiens, engagés comme ils étaient, ils n'avaient plus qu'un espoir, c'était de s'ouvrir un passage à travers l'armée musulmane. Un premier combat eut lieu le vendredi 24 de rébi second ou 3 juillet, et dura jusqu'à la nuit. Comme il fut sans résultat, on recommença le lendemain. Le premier choc fut terrible; mais déjà les Chrétiens étaient épuisés par la soif, et pouvaient à peine soutenir leurs armes. Pour comble de maux, Saladin fit mettre le feu au sol couvert de bruyères et d'herbes sèches, sur lequel ils combattaient. Ce fut moins un combat qu'un carnage. Les Chrétiens, pressés, accablés de toutes parts, tombèrent sous le glaive ou furent faits prisonniers. Tout fut perdu. Le bois de la vraie croix, qui ne paraissait que dans les grandes occasions, et qui avait toujours passé pour le gage assuré de la victoire, tomba

au pouvoir des infidèles. Le roi, le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon et d'autres seigneurs illustres furent pris : bien peu se sauvèrent. Les auteurs orientaux, pour donner une idée de ce désastre, rapportent qu'en voyant les morts, on ne croyait pas qu'il y eût de prisonniers, et en voyant les prisonniers, qu'il y eût de morts. Les cordes des tentes ne suffirent pas pour lier les captifs. On en voyait trente ou quarante attachés à la même corde ; cent ou deux cents conduits par un seul homme. Tous ceux qui furent pris devinrent, suivant l'usage des Asiatiques, la proie des vainqueurs. Il s'établit, dans le voisinage, des marchés publics, où on les vendait par bandes. Il y eut un pauvre musulman qui en échangea un contre une paire de sandales, afin, disait-il, qu'on sût dans la suite que le nombre des prisonniers avait été si grand, qu'on les vendait pour une chaussure. Cette bataille est appelée *bataille de Tibériade*, par les Chrétiens, et par les Arabes, *bataille de Hittin*, du nom de la colline où le roi de Jérusalem fut pris.

Quand le carnage eut cessé, Saladin reçut dans sa tente le roi et les principaux chefs. Tous furent traités avec égard, excepté Renaud, qu'il tua de sa main, en expiation de sa perfidie et de son entreprise sacrilège contre la Mecque et Médine. Il fit aussi impitoyablement mettre à mort tous les Templiers et les Hospitaliers qui tombèrent en son pouvoir, afin de laver dans leur sang la guerre que ces religieux faisaient par état à l'islamisme. Il voulut même que ces

horribles exécutions fussent faites par la main des dévots de son armée, et des docteurs de la loi, comme s'il se fût agi d'une action agréable à Dieu.

Tout cela eut lieu le jour même de la bataille. Le lendemain dimanche, il retourna contre la citadelle de Tibériade, qui se rendit. Saint-Jean-d'Acre, Beyrute, Sidon, etc., ne firent aucune résistance. En même tems, des partis musulmans se répandirent dans les campagnes, et y mirent tout à feu et à sang. En moins de deux mois, presque toute la Palestine fut envahie. Ascalon, qui avait coûté aux Chrétiens plus de cinquante ans de guerres et de travaux, ne tint que quatorze jours : mais la conquête qui flatta le plus Saladin, et qu'il regarda comme la plus glorieuse de son règne, ce fut la prise de Jérusalem. Cette ville, berceau du christianisme, et illustrée par les exploits des héros de la première croisade, ne résista que cinq jours. Saladin s'arrêta près d'un mois dans ses murs pour y rétablir l'exercice de la religion musulmane. Les mosquées, qui, sous les Francs, avaient été converties en églises, furent purifiées avec de l'eau de rose, et rendues à leur ancienne destination. Les fils de Saladin, son frère, son neveu, prirent part en personne à cette imposante cérémonie. On établit dans la ville des collèges et des communautés religieuses à l'usage des Mahométans ; mais l'église du Saint-Sépulcre fut respectée. D'après la capitulation, tous les Chrétiens du rit latin établis à Jérusalem, avaient été considérés comme captifs, et ceux-là seuls devaient sortir en liberté, qui auraient payé un tribut. Tous

les autres devaient être esclaves. Saladin se montra, en cette occasion, humain et généreux. Tous ceux qui sortirent, il leur fournit des vivres avec une escorte pour les préserver de toute insulte, et n'épargna rien pour adoucir leur sort. Il aurait plus longtemps séjourné dans la ville sainte, sans les événemens qui l'appelèrent à Tyr.

Cette ville, depuis les pertes récentes, était devenue pour les Chrétiens leur principal boulevard, et le seul port en état de recevoir les secours qu'ils attendaient d'Occident. Déjà son enceinte avait servi de refuge aux habitans de la plupart des villes tombées au pouvoir de Saladin. C'était Conrad, fils du marquis de Montferrat, qui présidait à sa défense. Saladin déploya les plus grands efforts pour s'en emparer. Il l'attaqua par mer et par terre. Mais le brave Conrad repoussa toutes ses attaques; et, l'hiver étant venu sur ces entrefaites, les troupes musulmanes reçurent congé. Ainsi se termina l'année 583, 1187 de J.-C., si féconde en grands événemens. L'année suivante, Saladin conquit les villes chrétiennes de la Phénicie et de la principauté d'Antioche. Antioche elle-même aurait subi le joug, sans l'hiver, qui obligea Saladin à licencier de nouveau son armée.

Cependant on commençait à parler des immenses armemens qui se préparaient en Occident. On savait qu'à la nouvelle de la bataille de Tibériade et de la perte de la ville sainte, l'Europe presque entière avait couru aux armes. Ce mouvement s'était communiqué à l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne. A

l'intérêt religieux s'étaient joints les intérêts de la politique et du commerce. Sous les rois francs de Jérusalem, les villes de la Palestine et de la Phénicie étaient devenues le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident. C'est là que s'échangeaient les épiceries et les productions de l'Inde, avec les draps de Venise et les productions de l'Europe. Aussi la perte de la Terre-Sainte n'avait pas seulement été une injure à la religion chrétienne; c'était alors une calamité générale. De peur d'être prévenu, Saladin se hâta, au milieu des plus grands froids, d'achever, avec ses mamelouks, la conquête des places chrétiennes de l'intérieur. Ensuite il visita les villes qu'il avait soumises sur la côte, et les mit en état de défense. Son intention était de signaler la campagne suivante par la conquête de Tyr, Antioche, Tripoli, et de tout ce qui restait aux Chrétiens. Il se faisait si peu l'idée des forces terribles qu'il allait avoir à combattre, qu'un amiral sicilien qui, à la première nouvelle des malheurs de la Palestine, était accouru avec sa flotte, lui conseillant de ne pas s'exposer à une telle lutte, et d'accorder la paix, il répondit qu'il s'inquiétait fort peu des guerriers d'Occident : « Qu'ils viennent, » ajouta-t-il, qu'ils viennent, et ils subiront ce qu'ont subi leurs frères, la mort et la captivité. » Mais au printemps suivant (an 585, 1189 de J.-C.), l'innombrable quantité de croisés qui abordaient à Tyr le forcèrent à renoncer à ses desseins.

Les Chrétiens, prenant bientôt l'offensive, allèrent former le siège de Saint-Jean-d'Acrc. Cette ville,

autrement appelé Ptolémaïs, qui vit bientôt sous ses murs les forces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, est située sur les bords de la mer. Saladin y avait élevé de nouvelles fortifications; et depuis deux ans l'on ne cessait d'y travailler. Les croisés se déployèrent devant ses murailles, et furent à leur tour assiégés par Saladin. En même tems leur flotte occupa la rade. Le siège dura plus de deux ans. Vouloir faire connaître en détail les événemens qui le rendirent à jamais mémorable, ce serait sortir des limites de cette Notice. Nous nous bornerons aux faits principaux. L'armée et la flotte chrétiennes formaient l'élite des guerriers de toute l'Europe. La flotte ne demeurait devant la ville que l'été. L'hiver, à l'approche des orages, elle levait l'ancre, et se réfugiait à Tyr, ou retournait dans les ports d'Occident. La flotte égyptienne arrivait alors avec des provisions, et secourait la place. Chose singulière! un grand nombre de femmes chrétiennes combattirent à ce siège, portant le harnois et la cuirasse.

Les premiers mois, les Francs ne firent aucun progrès : ils ne parvinrent pas même à cerner entièrement la ville. Chaque jour, ils avaient à se défendre contre les sorties de la garnison et les attaques de Saladin. C'était le sultan qui présidait ordinairement à ces attaques. La veille, dit un de ses historiens, il se préparait pour le lendemain. Telle était son ardeur qu'il passait quelquefois plusieurs jours de suite sans manger. Ses émirs étaient sans cesse obligés de le modérer. Les auteurs arabes le comparent, à ce sujet, à une

mère qui cherche en vain son fils unique, à une lionne qui a perdu ses petits. L'ardeur des Chrétiens n'était pas moindre. Les auteurs arabes, dans leur langage exagéré, comparent leur impétuosité au débordement d'un déluge ou d'une mer en furie.

Saladin à la fin tomba malade. On était alors près de l'hiver, et, comme les cadavres qui couvraient la plaine répandaient une odeur pestilentielle, il se retira avec son armée sur le mont Karouba, à quelques lieues de la ville. Son cœur était alors en proie aux plus vives angoisses. Instruit des armemens terribles qui se poursuivaient en Occident, effrayé du découragement de ses émirs, il recourut au calife de Bagdad. « Espérons, lui écrivait-il, de la bonté de Dieu, » que le danger où nous sommes rallumera le zèle des » vrais croyans. Qu'est donc devenu l'ardeur des Mu- » sulmans, le zèle des gens pieux ? Ce qui nous étonne, » c'est de voir l'union des infidèles, et la division des » vrais croyans. Voyez les Chrétiens, comme ils vien- » nent en foule ! comme ils se pressent à l'envi ! Ils le » font dans l'idée que par là ils sauveront leur religion. » Les Musulmans, au contraire, sont mous, décou- » ragés, sans zèle pour l'islamisme. »

Pendant ce tems, les Chrétiens achevaient de fermer les issues de la place. Ils se fortifièrent dans leur camp, et en firent une espèce de ville. On y voyait des églises, des marchés, etc. Au printemps suivant (586, 1190 de J.-C.), lorsque Saladin revint dans ses anciennes positions, il trouva toutes ses communications avec la garnison fermées. Il ne put plus correspondre

qu'au moyen de pigeons, ou par l'intermédiaire d'intrépides nageurs qui, la nuit, traversaient la flotte chrétienne. Alors les croisées tournèrent tous leurs efforts contre la ville. Tantôt ils minaient les remparts, tantôt ils montaient à l'escalade, tantôt ils faisaient jouer leurs machines. Mais la garnison faisait face à tout : elle repoussait les assauts, ou effectuait des sorties, et, avec le feu grégeois, brûlait les machines de guerre. Elle était vivement secondée par Saladin. Ce prince, à chaque attaque des Chrétiens contre la place, attaquait leur propre camp.

Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric Barbe-rousse arriva sur les confins de la Syrie. Parti du fond de l'Allemagne, ce grand monarque avait traversé, en vainqueur, les contrées baignées par le Danube, ainsi que l'empire grec et les états du sultan d'Iconium. A son approche, les Musulmans furent saisis d'effroi; tout annonçait qu'il allait faire pencher la balance, lorsqu'il périt au passage d'un fleuve. Aussitôt son armée se dispersa, et les Chrétiens furent si accablés de ce coup, qu'ils désespérèrent un moment de leur fortune; ils souffraient alors de la disette et de diverses maladies épidémiques. Heureusement, quelques jours après, ils reçurent par mer de grands secours d'Occident. Ils apprirent, vers le même tems, que les rois de France et d'Angleterre s'étaient croisés, et se disposaient à venir les secourir. Le bruit même courut un moment que le pape voulait prendre part en personne à la croisade, et marcher à la tête de la chrétienté. A cette nouvelle, Saladin ne se crut plus en sûreté dans son

camp, et retourna à Karouba. On lit ces paroles dans une lettre qu'il écrivit alors au calife pour réclamer son appui : « Les Chrétiens reçoivent sans cesse de » nouveaux secours plus nombreux que les flots de la » mer, plus amers pour nous que ses eaux saumâtres. » Quand il en périt un sur terre, il en arrive mille » par mer. La semence se trouve plus abondante que » la moisson ; l'arbre pousse plus de branches que le » fer n'en peut couper. Ces ennemis de Dieu se sont » fait de leur camp une forteresse inexpugnable. Ce » n'est pas qu'il n'en ait déjà péri un grand nombre, » à tel point que le fer de nos épées en est émoussé ; » mais nos compagnons commencent à se lasser d'une » guerre aussi longue ; hâtons-nous donc d'implorer » le secours du Seigneur. Dieu, sans doute, nous » exaucera par considération pour notre maître, le » commandeur des croyans. Voilà que le pape des » Francs impose aux Chrétiens des pénitences et des » dîmes ; il les fait revêtir de deuil, jusqu'à l'entière » délivrance du tombeau de leur Dieu. Mais vous, » qui êtes du sang de notre prophète Mahomet, c'est » à vous de faire dans cette circonstance ce qu'il » ferait lui-même s'il était au milieu de son peuple ; » car il nous a remis, nous et tous les Musulmans, à » votre garde. Ah ! plutôt à Dieu que votre serviteur » fût délivré des inquiétudes qui le tourmentent ; il » volerait à votre seuil, il exposerait au médecin de » l'islamisme, à celui qui est comme son Messie, le » mal qui le ronge. Hélas ! il voudrait bien avoir » d'autres nouvelles à vous donner, mais au con-

» traire il craint de vous faire un tableau trop véridi-
 » que de notre situation, vu que ce serait vous affli-
 » ger plus qu'il ne convient; sans cela votre servi-
 » teur vous dirait des choses qui vous feraient fondre
 » en larmes, des choses qui vous fendraient le cœur.
 » Cependant il tient bon; il a toujours confiance en
 » Dieu; il attend son salut de lui. O mon Dieu! je me
 » résigne d'avance à ce qui m'afflige et afflige les
 » miens, pourvu qu'il doive t'être agréable; oui, nous
 » serons fermes dans ce danger. »

Cette lettre peint très-bien l'état d'anxiété où était
 Saladin. Lui-même était alors au comble de l'exalta-
 tion. Dans une attaque que les Chrétiens vinrent lui
 livrer dans son camp, son plus grand regret fut de
 ne pouvoir, à cause de sa maladie, prendre part à
 l'action. Il ne put retenir ses larmes; et peu de tems
 après, quelqu'un lui conseillant de se retirer plus
 avant dans les terres à cause de l'odeur mortelle que
 les cadavres avaient répandue dans les environs, il ré-
 pondit par un vers dont l'équivalent est ceci : *Eh!*
que m'importe de mourir, pourvu que les ennemis de
Dieu périssent avec moi! Ce qu'il y a de fort remar-
 quable, c'est qu'en cette occasion, au milieu des atta-
 ques les plus vives, il se montra constamment humain
 envers les prisonniers chrétiens, et adoucit, tant qu'il
 put, les maux de la guerre.

Cependant l'hiver ne tarda pas à recommencer. Sa-
 ladin était toujours à Karouba; où il recevait des vi-
 vres des provinces voisines. Pour les Chrétiens, ils se
 trouvèrent dans l'état le plus déplorable : enfermés

dans un lieu très-resserré, exposés aux pluies de la saison, en proie aux maladies épidémiques, privés de tout secours depuis que la mer n'était plus praticable, affaiblis par de nombreuses désertions, ils souffrirent tous les genres de misères. Saladin profita de ce moment pour renouveler la garnison de Saint-Jean-d'Acre. Il commençait alors à se rassurer; la fin tragique de l'empereur Frédéric avait vivement frappé son imagination, et il croyait y voir la main de Dieu qui se déclarait pour lui. Dans son pieux enthousiasme, il comparait le sort de Frédéric à celui de l'impie Pharaon, qui fut englouti dans la mer en poursuivant le peuple de Dieu. Dans une lettre qu'il écrivit alors, il déclare qu'il ne craignait plus qu'une chose, c'est que *Dieu ne le punit à cause de ses péchés.*

Mais au printems de l'année suivante (587, 1191 de J.-C.), ses espérances furent encore déçues. Philippe-Auguste, roi de France, et Richard, roi d'Angleterre, arrivèrent avec de grandes forces. Dès-lors, le siège reprit avec une nouvelle fureur : on passait les jours et les nuits à se battre; et la garnison ne put plus suffire contre tant d'attaques. En vain Saladin cherchait à faire diversion. Les Chrétiens défendaient leurs retranchemens, et harcelaient la ville. Dans cette circonstance, le sultan écrivit de divers côtés, pour intéresser les Musulmans à sa cause. Il hésitait à s'adresser encore au calife, vu le peu de secours qu'il en avait tiré. Cependant, le péril ne cessant de s'accroître, il rompit le silence, et lui écrivit ces paroles : « Votre » serviteur a toujours pour vous le même respect ;

» mais il se lasse et s'ennuie d'avoir sans cesse à vous
 » écrire sur nos ennemis, dont la puissance et la mé-
 » chanceté deviennent de plus en plus redoutables :
 » non, jamais les hommes n'avaient vu ni entendu
 » un peuple qui assiège et est assiégé ; qui resserre et
 » est resserré. Vouloir déterminer le nombre des
 » Francs, cela serait impossible : l'imagination elle-
 » même ne saurait se le représenter. On dirait que
 » c'est pour eux qu'a été fait ce vers :

Là sont rassemblés tous les peuples avec leurs langues diverses.

» C'est au point que nous manquons d'interprète
 » pour les entendre. Ces ennemis de Dieu imaginent
 » tous les jours quelque nouvelle malice. » Le reste
 de la lettre était sur le même ton.

A la fin, Saint-Jean-d'Acre se rendit. Philippe-
 Auguste remit à la voile pour retourner dans ses
 états, et Richard prit le commandement de l'armée.
 L'intention des croisés était de profiter de la terreur
 qu'avaient inspirée leurs succès, pour marcher à la dé-
 livraison de la ville sainte : ils suivirent les bords de
 la mer. Telle était leur ardeur, qu'ils renversèrent
 d'abord tous les obstacles. En vain Saladin ne cessait
 de les harceler. Au combat d'Arsouf, ses soldats,
 s'étant trop avancés, furent mis en déroute ; et plus
 de vingt mille d'entr'eux, suivant l'expression de
 Boha-eddin, *souffrirent le martyre* ; la frayeur devint
 telle, qu'ils n'osèrent plus attendre Richard dans
 Ascalon. Ce qui les épouvantait le plus, c'est qu'après
 la capitulation de Saint-Jean-d'Acre, Richard, n'ayant

pu s'accorder avec Saladin sur l'exécution du traité, avait cruellement massacré les soldats de la garnison, au nombre de trois mille, et ils craignaient d'éprouver le même sort. Il fallut que Saladin, qui déjà avait démantelé Jaffa, Césarée, Arsouf et d'autres places du second ordre, pour empêcher les Chrétiens de s'y établir, détruisît aussi Ascalon. La ruine de cette grande cité lui fut très-sensible. Son historien Boha-eddin, qui était alors auprès de lui, rapporte que lorsqu'il arriva devant Ascalon, il ne put retenir ses larmes, et dit : « J'aime beaucoup mes enfans ; mais » il m'en coûterait moins de les sacrifier, que d'ôter » une seule pierre de ces murailles. »

Dès-lors ses efforts se bornèrent à sauver Jérusalem. Non content d'en réparer les fortifications, il fit dévaster les environs, et occupa, avec son armée, les hauteurs voisines (an 588, 1192 de J.-C.) Cependant, au seul nom de Richard, l'alarme devint générale. Boha-eddin rapporte qu'à l'approche du roi, Saladin assembla son conseil : Boha-eddin s'y trouva. Le sultan était en proie à la plus vive agitation, et n'eut pas d'abord la force de parler. Enfin il prit la parole, et dit aux émirs : « Vous savez que vous êtes en ce » moment le boulevard de l'Islamisme et son unique » défense ; vous savez que vous avez dans vos mains » le sang des Musulmans, leurs biens, leurs familles ; » sans vous, l'ennemi ne rencontrerait plus d'ob- » tacle. Si, ce qu'à Dieu ne plaise ! si vous veniez à » perdre courage, c'en serait fait de nous tous. Les » Chrétiens bouleverseraient le pays, et le mettraient

» sens dessus dessous, comme l'ange Sigil pliera, au
 » jour du jugement, le livre des actions humaines (1).
 » Vous êtes responsables : c'est pour cela que vous
 » avez été choisis entre tous les musulmans, et que
 » vous êtes entretenus à leurs frais : l'islamisme tout
 » entier attend son salut de vous. C'est tout ce que
 » j'ai à vous dire. » A ces mots, les émirs s'écrièrent :
 « O notre maître ! nous sommes tes esclaves et tes
 » serviteurs ; ce que nous possédons, c'est de toi que
 » nous le tenons. Nous n'avons à nous que nos têtes,
 » et elles sont à ton service. Par Dieu ! aucun de nous
 » n'hésitera à te soutenir jusqu'à la mort. »

Mais, après le conseil, les mameloucs et les soldats s'assemblèrent en tumulte, menaçant de se soulever :
 « C'est imprudent, dirent-ils ; c'est vouloir compro-
 » mettre inutilement l'islamisme. Que ne tentons-
 » nous plutôt le sort des combats ! Si Dieu nous ac-
 » corde la victoire, l'ennemi est perdu, et nous lui
 » enlevons ce qui lui reste. Si nous sommes vaincus,
 » nous renonçons à Jérusalem. Après tout, l'islamisme
 » en était-il moins glorieux lorsque nous n'avions pas
 » cette ville ? » Ces paroles causèrent à Saladin la douleur la plus vive. Boha-eddin rapporte que le soir, lorsque les émirs, suivant l'usage, s'assemblèrent auprès de lui, il parut fort abattu. Après la prière du soir, quand les émirs commencèrent à se

(1) L'ange Sigil est celui qui est chargé d'écrire jour par jour les actions des hommes. Il en est parlé dans l'Alcoran, sourate XXI, v. 104.

retirer, Boha-eddin resta avec lui , et ils passèrent la nuit en prières.

Tout-à-coup , le lendemain , l'armée chrétienne battit en retraite. Saladin ne douta pas que Dieu n'eût voulu faire un miracle en sa faveur. La vérité est que les chrétiens étaient divisés. Malheureusement , une fois le but de la croisade manqué , il ne fut plus possible de retenir les soldats. La plupart abandonnèrent leurs drapeaux , et Richard resta avec peu de forces. Vers le même tems , le roi apprit que des troubles s'étaient élevés en Angleterre , et il songea à s'en retourner. Une seule chose le retenait , c'était l'intérêt de sa gloire et le désir d'obtenir une paix honorable ; mais plus il se montra impatient , plus Saladin fit de difficultés. Le sultan espérait que le roi serait obligé de partir , et se flattait , en son absence , de reprendre Saint-Jean-d'Acree et tout ce qui restait aux chrétiens. Il craignait d'ailleurs qu'avec la multitude de peuples dont l'armée musulmane était composée , si une fois il la licenciait tout-à-fait , il ne pût la réunir de nouveau. Aussi les négociations durèrent plus de six mois , pendant lesquels on ne cessa presque pas de se battre. Les deux princes se traitèrent constamment avec politesse et générosité. Richard fut souvent malade ; et Saladin lui envoya des fruits , de la neige , et tout ce qui lui était nécessaire.

Pendant les émirs et les soldats musulmans étaient impatiens du repos. Le découragement était devenu général. Au combat de Jaffa , Richard , n'ayant

avec lui qu'environ quatre cents hommes, brava toute une armée, sans que les Musulmans voulussent se mesurer avec lui. Saladin fut si sensible à cet échec, que, quelque tems après, le roi étant tombé malade dans Jaffa, il n'osa pas, malgré sa faiblesse, aller l'attaquer. Enfin, la paix se fit pour trois ans et quelques mois. On était alors au mois d'août de l'année 1192 de J.-C. Aussitôt les deux peuples se mêlèrent; et, suivant un auteur arabe, on eût dit qu'ils avaient toujours été comme frères. Les chefs se firent des présens. Saladin donna des chevaux arabes, et les Chrétiens des casques, des cuirasses, des épées d'Allemagne. Les émirs musulmans et les seigneurs chrétiens jurèrent le traité. Pour Richard et Saladin, ils se contentèrent réciproquement de leur parole. Chacun garda ce qu'il avait. Il n'y eut d'exception que pour Ascalon, dont Richard avait relevé les ruines, et qu'il fut obligé d'abattre. Saladin lui donna en indemnité la moitié de Lidda et de Ramla.

Par le traité, il était permis aux pèlerins chrétiens de visiter Jérusalem, mais sans armes. A l'instant, les soldats chrétiens se précipitèrent vers la ville sainte, pour s'acquitter de leur pèlerinage. Saladin s'y rendit lui-même pour veiller à leur sûreté. Il leur fit fournir des vivres, et reçut les chefs à sa table. Dans le nombre étaient des évêques, des prêtres et des seigneurs. Les auteurs chrétiens du tems se sont plu à rapporter les bons traitemens dont il usa envers eux : sa politique consistait à les contenter, pour qu'ils ne fussent plus tentés de revenir. Il n'aurait pas tenu à

lui que l'Occident tout entier ne fit le pèlerinage, pourvu qu'ensuite on laissât ses états en repos.

Enfin Richard se mit en mer, et Saladin licencia son armée. Il comptait, à l'expiration du traité, reprendre les armes, et subjuguier les débris des colonies chrétiennes. C'est par-là qu'il se justifia auprès du calife de Bagdad, qui sans doute avait été mécontent de cette paix. Il commençait alors à se ressentir des fatigues de cette guerre. Pour le moment, si l'on en croit Boha-eddin, son ambition se serait bornée à faire le pèlerinage de la Mecque, et à jeûner pour tout le tems qu'il n'avait pu le faire pendant ses fatigues précédentes. En attendant, il se rendit à Damas pour y rétablir sa santé altérée. Son entrée dans cette ville fut des plus touchantes. Les habitans, qui ne l'avaient pas vu depuis plusieurs années, se portèrent au-devant de lui, et firent éclater la joie la plus vive. Il s'occupa aussitôt des affaires de l'état, et réforma divers abus. Sa famille et la plupart de ses enfans étaient alors auprès de lui. Il se délassait avec eux des soins de l'empire. Boha-eddin rapporte que, sur ces entrefaites, des ambassadeurs chrétiens, étant venus à Damas pour lui demander audience, le trouvèrent avec un de ses plus jeunes fils, prenant part à ses jeux. Cet enfant fut si effrayé de voir des hommes la barbe rasée, les cheveux courts, et habillés à la franque, qu'il se mit à pleurer; Saladin fut obligé de remettre l'audience à un autre jour.

Cependant sa santé paraissait se rétablir. Il fut

pendant quinze jours absent de Damas, pour se livrer au plaisir de la chasse; aussi ses idées de conquêtes ne tardèrent pas à se renouveler. Il avait remarqué que les musulmans le regardaient comme le défenseur de l'islamisme; dans le cours de la guerre précédente, il avait vu accourir sous ses drapeaux des guerriers de tous les pays: il en était venu de l'Asie-Mineure et du fond de la Perse. Avec la gloire dont il jouissait, il ne douta pas qu'à son approche tous les peuples ne se soumissent à lui. Il résolut donc d'envahir à la fois l'Asie-Mineure, la grande Arménie et l'Aderbaïdjan. Son frère Malek-Adel et son fils Afdal devaient être de l'expédition. Adel avait d'abord été d'avis de commencer par la grande Arménie; car il avait la promesse d'en devenir souverain. Afdal, au contraire, eût voulu envahir d'abord l'Asie-Mineure. « Petits esprits, vues étroites! leur dit Saldin; je me charge à moi seul de réduire l'Asie-Mineure. Pour vous, vous irez conquérir la grande Arménie. Quand j'aurai fini, j'irai vous trouver, et nous envahirons l'empire des anciens sultans de Perse. » Les préparatifs ne furent pas longs. Déjà le rendez-vous, était donné lorsque Saladin mourut. Il expira à Damas, après quelques jours de maladie, au mois de mars 1193 de Jésus-Christ, et voilà où aboutirent ses vastes desseins. Sa mort causa un deuil général dans la ville. Au rapport de Boha-eddin, ses sujets le pleurèrent sincèrement: tous auraient volontiers sacrifié leur vie pour sauver la sienne.

Il laissait dix-sept fils et une fille. Les trois aînés,

auxquels il avait partagé ses états de son vivant, les conservèrent après sa mort; les autres, encore trop jeunes, n'avaient rien reçu, et vécutrent en simples particuliers. Afdal, l'aîné de tous, eut Damas et la Syrie méridionale, avec le titre de sultan, ce qui lui donnait une espèce de suprématie sur tous les autres; Aziz eut l'Égypte, et Daher Alep. Ceux de ses neveux qui avaient des principautés, s'y maintinrent également. Quant à son frère Malek-Adel, qui l'avait puissamment aidé dans ses conquêtes, il avait compté sur un royaume, et il n'eut que ce qu'il avait auparavant, c'est-à-dire, Carac et quelques villes de la Mésopotamie; mais, comme la discorde éclata bientôt entre les fils de son frère, il profita de leurs divisions pour les dépouiller, et réunit sous ses lois l'Égypte et la Syrie. Daher seul sut se maintenir dans Alep, et la transmit à ses enfans; mais, soixante ans après, sa postérité fut éteinte par les Tartares. Un si triste résultat d'une si longue suite d'usurpations a donné lieu à l'auteur arabe Ebn-alatir, de remarquer que rarement les chefs de dynastie et ceux qui se frayent les premiers le chemin du trône, transmettent le pouvoir à leurs enfans; qu'il vient ordinairement un frère ou un autre qui s'empare de tout, et qu'ainsi justice est faite même dès cette vie des crimes de l'ambition.

Maintenant nous citerons quelques nouveaux traits qui achèveront de faire connaître Saladin. Deux passions agitérent son règne, l'ambition et la haine contre les chrétiens, ou plutôt il n'en connut qu'une seule,

l'ambition. Il fut cruel pour être vizir; il fut ingrat envers Nour-eddin, son maître et son bienfaiteur, pour être indépendant. Il fut horriblement injuste envers le fils de Nour-eddin et les princes de sa famille pour s'agrandir. Et qu'on ne croie pas qu'il fût de bonne foi, lorsqu'il flattait l'orgueil du calife de Bagdad, en étendant outre mesure son autorité temporelle. Il n'étendit cette autorité que pour l'exploiter à son profit; et lorsqu'il crut n'en avoir plus besoin, il changea de langage. La guerre acharnée qu'il fit ensuite aux chrétiens dérivait du même principe. Il voulait surtout être maître de leur pays.

Il est vrai qu'une fois cette guerre commencée, il y mit une ardeur inconcevable : dans l'exaltation de son zèle fanatique, il ne se serait pas borné aux colonies chrétiennes; il aurait voulu couronner ses exploits par la conquête de l'Italie, de la France, et y faire triompher les lois de Mahomet. Sa réponse à une lettre de l'empereur Frédéric Barberousse, et une conversation qu'il eut avec Boha-eddin ne laissent aucun doute à cet égard. Il appelait la guerre contre les chrétiens, la *guerre sacrée*, et en parlant d'eux, il les qualifiait d'*ennemis de Dieu*. C'est cette passion furieuse qui le rendit quelquefois barbare. Boha-eddin assure que le plus sûr moyen de lui plaire était de flatter ses idées, et il avoue que ce moyen lui réussit à lui-même.

Mais, chose remarquable ! cette haine ne se rapportait aux chrétiens que comme formant un corps de nation. Du moment qu'ils étaient abattus, il les voyait d'un autre œil. Non-seulement il toléra les chrétiens

cophites d'Égypte, alors en assez grand nombre, mais il respecta leurs privilèges, et en prit quelques-uns à son service. Il y a plus, il se montra plus d'une fois doux et humain envers les chrétiens ses ennemis. Nous avons cité sa belle conduite lors de la prise de Jérusalem. Comme quelqu'un lui en faisait des reproches, il répondit : « Laissez-moi faire : j'aime mieux » qu'ils s'en aillent contents. » C'est là ce qui explique les éloges magnifiques et même exagérés que quelques auteurs chrétiens du tems, particulièrement les Italiens, ont faits de lui. Ces éloges sont tels, qu'il n'existe peut-être rien dans les auteurs arabes, qui soit au-dessus.

Le caractère de Saladin était au fond bon et généreux, et l'ambition ne l'avait pas entièrement perverti. Il professait une morale pure. On en jugera par le discours suivant qu'il tint peu de tems avant sa mort, à son fils Daher, en le renvoyant dans son gouvernement. « Mon fils, lui dit-il, je te recommande la crainte » de Dieu, source de tout bien. Fais ce que Dieu com- » mande, et tu y trouveras ton bonheur. Aie toujours » le sang en horreur ; car le sang ne dort jamais. Veille » aux intérêts de tes sujets, et tiens-toi au courant de » leur état. Tu es pour eux mon ministre, comme tu » l'es de Dieu. Aie soin de contenter les émirs, les » grands de l'état et les gens en place. C'est par de » bonnes manières que je suis parvenu à ce degré de » puissance. Ne garde de rancune contre personne ; » car nous sommes tous mortels. »

Une des choses qui contribuèrent le plus à la gran-

deur de Saladin, ce fut son extrême libéralité. Dans toutes ses conquêtes, il ne se réserva jamais rien pour lui, et abandonna tout le butin aux soldats. En parvenant à la dignité de visir, il commença par distribuer aux émirs et au peuple les trésors de son oncle Schircouh. Il fit de même à la prise de Damas, lorsqu'il devint maître des richesses amoncelées par Nour-eddin. On rapporte, à ce sujet, qu'il chargea de la distribution un des anciens émirs de Nour-eddin, lequel avait contribué à le rendre maître de la ville. L'émir se mit à puiser avec la main, et commença par se servir lui-même ; mais il n'osa remplir toute la capacité de sa main. Saladin, s'en étant aperçu, lui en demanda la raison. « C'est, répondit l'émir, qu'un jour, dans une » distribution de raisins secs, Nour-eddin, m'ayant vu » puiser par grandes poignées, me dit qu'il n'en restera » pas pour tout le monde. » Ces paroles firent rire Saladin, et il répartit que l'avarice était faite pour les marchands et non pour les rois ; qu'il ne tenait qu'à lui de puiser à pleine main ; et que si une main ne suffisait pas, il pouvait les y mettre toutes deux.

Cette grande libéralité n'était pas seulement un moyen politique de gagner les cœurs : elle provenait d'une facilité de caractère poussée à l'excès. Plus d'une fois il lui arriva de manquer du nécessaire ; et à la fin son trésorier crut devoir tenir de l'argent en réserve pour les cas imprévus. Il était naturellement si porté à la douceur, que son autorité en souffrit. Il en imposait peu à ses émirs et à ses serviteurs ; mais cette facilité de caractère ne s'étendait pas jusqu'aux choses

de religion : apprenant qu'un jeune homme d'Alep professait des opinions impies, il le fit mettre à mort. Son attachement pour la religion musulmane était sans bornes ; il observait le jeûne et les pratiques de l'islamisme. Peu de tems avant sa mort, son médecin lui adressant des représentations, il répondit : « On ne » sait pas ce qui peut arriver ; le plus sûr est de se » mettre en règle. » Un de ses goûts les plus vifs était la lecture de l'Alcoran. Il le lisait et le faisait lire à ses gens. Un jour qu'il vit un pauvre musulman qui se le faisait lire par son fils, il fut si touché de ce trait, qu'il donna à l'un et à l'autre de l'argent et des terres.

Il aimait l'ordre dans l'administration, et maintint une justice sévère. En s'élevant au pouvoir, il diminua les impôts ; et, malgré ses guerres continuelles, il ne les rétablit plus. Cependant il ne sut pas se mettre au-dessus de son siècle et de son pays, ni donner à son gouvernement la solidité qui lui manquait. On est étonné de lire, dans Boha-eddin, témoin oculaire, qu'au premier bruit de sa maladie, les marchands de Damas fermèrent leurs boutiques ; on évacua les marchés, et chacun mit ses biens en sûreté. C'est ici qu'on voit dans tout son jour le vice et la faiblesse du despotisme. Boha-eddin rapporte, d'un ton d'admiration et comme une preuve de la grande douleur que les habitans eurent en perdant Saladin, qu'à sa mort, aucun d'eux ne songea à piller la ville. Nous qui vivons sous un autre ciel et sous un autre gouvernement, ce langage nous étonne ; mais en Orient, où il n'y a pas d'institutions, tout repose sur la personne du souve-

rain ; et si le souverain manque , tout manque avec lui. Les enfans de Saladin en firent la triste expérience. Les peuples étaient pleins d'attachement pour la mémoire de Saladin ; et cependant ils furent témoins de la ruine de ses enfans , sans prendre part à leur querelle.

Saladin était très-exact à rendre la justice ; et quand ses affaires le lui permettaient , il la rendait lui-même. Dans ces sortes de cas , il se rendait au tribunal , et siégeait , assisté de cadis et de gens de loi. Qu'on fût grand ou petit , tous étaient égaux devant lui. Un jour qu'un marchand arménien le cita injustement , non-seulement il comparut en personne , mais , après le jugement , il fit don au marchand d'une somme d'argent , comme récompense de la bonne opinion qu'il avait eue de lui et de ses juges. En vérité , quand on réfléchit à l'étrange contraste qui régna dans le même homme , on fait involontairement un retour sur soi-même , et on s'étonne des inconséquences de notre nature. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que , Saladin ayant commis tant d'injustices , la postérité a cependant mieux aimé s'occuper de ses vertus que de ses vices ; c'est que , hors les cas où il était conduit par l'intérêt , il fut bon et généreux , et que rien n'est puissant comme la générosité sur le cœur des hommes.

La vie et la personne de Saladin ont exercé la plume d'un grand nombre d'écrivains. Boha-eddin , parmi les auteurs arabes , est un de ceux qui en ont le plus parlé. Il est partial , et ne laisse voir qu'un côté des choses. A Ven croire , Saladin eût été un homme entièrement

voué aux plus minutieuses pratiques de dévotion, et ne soutenant la guerre que pour l'honneur de sa religion ou sa défense personnelle. Marin est celui d'entre les Chrétiens qui a le mieux traité le même sujet. Cependant il n'a pas eu à sa disposition les matériaux nécessaires, et a trop flatté son héros. Il existe, à la bibliothèque du Roi, deux Vies manuscrites de Saladin, l'une par l'abbé Renaudot, l'autre par Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*. Cette dernière n'est qu'une ébauche. Jusqu'ici on ne pouvait se faire une juste idée du caractère et de la politique de Saladin, faute de connaître les auteurs qui l'ont le mieux dépeint. Pour la composition de cette notice, nous avons fait usage de pièces nouvelles, qu'on trouvera dans la seconde édition de nos *Extraits d'auteurs arabes, relatifs aux croisades*, insérés au second volume de la *Bibliothèque des croisades*, de M. Michaud, ouvrage qui fait suite à son *Histoire des Croisades*.

EXTRAIT

Du **JOURNAL ASIATIQUE**, rédigé par MM. DE CHÉZY, —
COQUEBERT DE MONTBRET, — DEGÉRANDO, — FAURIEL, — GARCIN
DE TASSY, — GRANGERET DE LAGRANGE, — HASE, — KLAPROTH, —
RAOUL-ROCHETTE, — ABEL-RÉMUSAT, — SAINT-MARTIN, — SILVESTRE
DE SACY, — et autres Académiciens et Professeurs français et étrangers

Et publié par la Société Asiatique.

Il paraît, par année, douze Cahiers de ce Recueil, qui forment deux volumes in-8°.

Le Prix de l'Abonnement, pour l'année, est de 20 francs.

On ne peut souscrire pour moins de six mois ou d'un volume; alors l'Abonnement est de 12 fr.

Il faut ajouter pour le port,

Pour les Départemens 1 fr. 25 cent. par volume.

Pour l'Étranger 2 fr. 50 cent. *idem*.

On s'abonne à Paris, à LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., Éditeurs-Propriétaires
du Journal Asiatique, rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue
de Richelieu, N° 67, où l'on peut se procurer le CATALOGUE DE
LANGUES ET LITTÉRATURE ORIENTALES, qui vient de paraître;
Et chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger.



